

Télérama **hors-série**



*Centenaire*

# Apollinaire

*Poète sur tous les fronts*



ISSN 0752-9142(27-99-0)

*La deuxième  
vie du  
Mal-Aimé*

Trente ans après  
sa mort, Apollinaire  
fascine encore.  
Le jeune Léo Ferré va  
s'inscrire pendant un an  
à mettre en musique  
le long poème hermétique  
de 1913. Une œuvre  
qui l'accompagnera  
toute sa vie.

Au-delà de sa création poétique protéiforme, Léo Ferré restera sans doute comme le plus extraordinaire « passeur » pour ses plus illustres confrères : Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Aragon, Rutebeuf, mais aussi – et d'abord – Apollinaire. Ses magistrales mises en musique ont permis à des générations d'innocents auditeurs de s'enivrer avec les « œuvres (bien) choisies » de quelques géants dont les vers, enfermés dans des recueils, étaient parfois menacés d'oubli.

À propos d'Apollinaire, qu'il avait découvert, lycéen, dans *Alcools*, Léo pouvait s'enflammer : « C'est le grand poète moderne. Il a tout inventé, dans le style, dans la voix, dans le choix des mots, dans les images... » confiera-t-il ainsi à Françoise Travelet<sup>1</sup>. Quitte à lui reprocher, assez cruellement, son ultime « patriotardisme » ou sa tête de « chef de cabinet du ministre de l'Intérieur »...

La proximité géographique de hasard des deux hommes (Léo est né en août 1916 à Monaco, où Guillaume avait fait ses études secondaires, de 1889 à 1895) n'est pour rien dans la fascination et le compagnonnage artistiques de Ferré, même si, dans l'une de ses premières chansons, *À Saint-Germain-des-Prés* (1950), l'auteur-compositeur-interprète citait déjà affectueusement le poète flâneur qui jadis hanta ce quartier promis à la légende : « Et pour courir le guilledou/Près de la Seine/Souvent on est flanqué d'Apollinaire... » En tout cas, dès 1953, Ferré signa sa toute première mise en musique d'un poème, « Le Pont Mirabeau » : « Passent les jours et passent les semaines/Ni temps passé/Ni les amours reviennent... »

Mélotiste d'instinct, surdoué, Ferré estimait que « le vers est musique » – « avant toute chose », aurait ajouté Verlaine – et que « la poésie doit s'entendre comme une clameur ». Mais il allait plus loin en proclamant : « Toute poésie destinée à n'être que lue et enfermée dans sa typographie n'est pas finie ; elle ne prend son sexe qu'avec la corde vocale tout comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche<sup>2</sup>... ». Cet audacieux postulat fut validé par bien des « écouteurs », confrontés au prodige de « l'inouï », à commencer par Louis Aragon, enthousiasmé par la nouvelle vie insufflée à ses poèmes et n'hésitant pas à affirmer : « Il faudra récrire l'histoire littéraire un peu différemment à cause de Léo Ferré. »

Avec « La Chanson du Mal-Aimé » d'Apollinaire, Ferré se lança à l'assaut de son premier Everest. Fallait-il qu'il l'aimât, ce « Mal-Aimé », Léo, pour s'immerger plus d'un an durant dans les cinquante-neuf strophes de la térébrante et somptueuse « chanson » avec la folle ambition de la faire chanter ! Pour composer et orches-

trer son oratorio, entre mars 1952 et avril 1953, Ferré, autodidacte de l'harmonie et du contrepoint, s'imposa un long calvaire et s'échina, au sens propre : « Tout ce "Mal-Aimé" – moi – mes tonnes de papier à quarante portées bien noires. Quarante portées à chemins de croix, avec parfois quelques stations à cigarettes. Un an penché sous la manus de ce Guillaume. Un an de mal au dos, de mal aux yeux et à l'imaginaire. Un an où mon chien ne me vit jamais que courbé sur ce piano faux et loué. Un an de devoirs, de rigueurs, dans la fumée du poêle fumeur<sup>3</sup>... » racontera-t-il plus tard.

Le pire, c'est qu'au terme de ce voyage au bout de mille nuits, accouchant de trois cents pages manuscrites, l'artiste, alors en calminé dans la mouise, se heurta au refus humiliant du Comité de la musique de la Radiodiffusion française, rejetant sèchement son oratorio, en octobre 1953. Il fallut un conte de fées, avec un vrai prince d'opérette, Rainier III de Monaco, pour que l'œuvre pour soli, chœurs et orchestre soit repêchée, magnifiée et finalement acclamée par la critique et le public de l'Opéra de Monte-Carlo, le 29 avril 1954. Entre-temps, le monarque, venu applaudir son compatriote au cabaret L'Arlequin, à Saint-Germain-des-Prés, avant de le visiter dans sa cambuse bohème du boulevard Pershing, s'était laissé convaincre puis séduire par la « graine d'ananas » et avait mis à sa disposition l'Opéra et l'orchestre de la principauté. Ferré, en queue-de-pie, dirigea lui-même l'oratorio, que Madeleine, son épouse d'alors, avait finement mis en scène. Gravée pour Odéon en 1957, avec le concours de chanteurs lyriques, la première version discographique du *Mal-Aimé* était assez austère et ne connut pas un grand succès. Il fallut attendre 1971 pour que Léo enregistre avec sa propre voix l'oratorio et, cette fois, la magie opéra.

Les affinités profondes de Ferré avec le poète qui, de son propre aveu, l'a « le plus influencé » devenaient palpables, vibrantes. « Mon beau navire ô ma mémoire/Avons-nous assez navigué/Dans une onde mauvaise à boire/Avons-nous assez divagué... » Sur la scène de l'Opéra-Comique, en février 1974, Léo prit encore le risque de préférer, quarante-cinq minutes durant, l'intégralité du long poème ésotérique voire hermétique dans lequel il distinguait, au premier degré, une évocation « pédérastique » et une forme d'exorcisme. De fait, dans la demi-brume londonienne de la chanson, c'est « un voyou » qui ressemble à l'amour du poète (la jeune Anglaise Annie Playden). Mais sa si longue fréquentation de « la Chanson » ouvrit bien d'autres clés à l'interprète envoûté.

Après cette première expédition sur les cimes, Ferré osa se colleter passionnément avec Baudelaire (trente-neuf poèmes), Aragon (dix), Verlaine (seize) ou Rimbaud (quatorze), mais il revint quelquefois à son premier amour en composant de délicates mélodies pour sept autres poèmes : « Marzibill » (1969), « Marie » (1973), « La Porte » (1984), « Les Cloches », couplé avec « La Tzigane » (1986), « Automne malade » (1990). Et, en 1970, c'est sur la face B du 45 tours simple d'*Avec le temps* que s'envolaient les cinq vers déchirants de « L'Adieu » : « J'ai cueilli ce brin de bruyère/L'automne est morte souviens-t'en/Nous ne nous verrons plus sur terre/Odeur du temps brin de bruyère/Et souviens-toi que je t'attends... » Retrouvailles-épousailles post mortem.

ROBERT BELLERET – Journaliste et écrivain, Robert Belleret est l'auteur de *Léo Ferré, une vie d'artiste*, Actes Sud, 1996, 2016, et du *Dictionnaire Ferré*, Fayard, 2013.

1. Dis donc, Ferré..., Hachette, 1976, *La Mémoire et la mer*, 2001.

2. Préface, 1956.

3. « Il y a vingt ans que je n'écris pas de musique », texte publié sur la pochette du réenregistrement de l'oratorio chez Barclay, en 1972.